

de moins en moins une philosophie, de plus en plus une théurgie. Ce platonisme croyait aux songes, aux devins, à la magie, en un mot à l'action présente et manifestée des démons ennemis ou des démons propices; il croyait à tout et, qui pis est, il pratiquait tout. Il lâchait ainsi la bride à toutes les passions superstitieuses de l'homme; cette philosophie n'était qu'une porte ouverte pour rentrer dans le paganisme avec une foi entière et le passe-port même de la raison.

Apulée sera donc le modèle du païen pieux de son temps. Comme tous ceux chez qui le sentiment dévot s'unissait à une certaine élévation d'intelligence et d'éducation, il demandera l'aliment de sa piété moins aux cultes publics qu'aux mystères. Le culte officiel qui avait la rue pour théâtre, la foule pour témoin, des dieux surannés pour objet, le bien de la patrie pour but suprême, disait si peu de chose à l'âme! Mais cette religion des mystères, ce culte à part, cette dévotion retirée, ces réunions d'initiés, silencieuses et recueillies, se prêtaient bien davantage aux élans de l'imagination et du cœur. L'un était la religion de la cité, l'autre était la religion de l'homme. La conquête romaine qui, partout et même à Rome, avait affaibli les idées de patrie, avait accru au contraire la vogue des cultes personnels et privés. Les empereurs briguaient l'initiation à Éleusis. Isis avait et avait partout des temples pour la foule, des sanctuaires pour les initiés. Mithra, Adonis, la Bonne Déesse, les Cabires, avaient leurs mystères, répandus jusqu'aux extrémités de l'Occident.

Il est curieux de voir l'emphatique douleur du Grec Aristide, lorsque le temple d'Éleusis, « ce commun sanctuaire du monde » est venu à brûler : « Jour funeste qui a éteint les torches sacrées! Malheureux jour qui a fait dis-

paraître les lumineuses nuits de l'initiation! Quel feu nous est apparu! et à la place de quel feu! Quel nuage ténébreux, quelle nuit sans lune couvre maintenant la Grèce! Cérès, là où jadis tu retrouvais ta fille, tu cherches ton temple!... O sainte prophétie! ô divin catalogue des jours et des nuits consacrées, par quel triste jour vous avez fini! O vous, qui avez révélé les choses mystérieuses, vous, ennemis communs des dieux qui sont sur la terre et de ceux qui sont sous la terre! O Grecs, véritables enfants aujourd'hui comme autrefois, vous avez prévu un tel malheur, et vous avez négligé de le prévenir¹. »

A plus forte raison, Apulée, né sur une terre où tant de races et tant de rites se touchent, et où, par ce contact, la superstition s'échauffe, Apulée, disciple du platonisme, ressent vivement l'attraction des mystères. Sa soif d'initiation est insatiable. Dans un discours prononcé devant le peuple, il énumère avec orgueil les sanctuaires qui lui ont ouvert leurs portes; parmi les seuls dieux égyptiens, il a été initié à Isis, à Osiris, à Sérapis, à chaque fois sollicité par le dieu, averti par un songe, troublé par un inquiet désir. Dans son Apologie, il se fait gloire de tous les talismans sacrés que les prêtres lui ont confiés, et qui, enveloppés de lin (une enveloppe de laine, comme substance animale, aurait passé pour impure), reposent dans un coin mystérieux de sa demeure. Il s'en vante; mais il ne les nomme pas. Nul danger au monde ne lui fera révéler aux profanes ce qu'il doit taire. S'il y a ici un initié, qu'il fasse un signe, et Apulée s'expliquera en secret avec lui.

¹ *Eleusinia, Orat. XIX.*

Mais, pour lui du moins, sa grande divinité n'est pas Esculape, le dieu des corps. Sa divinité principale, parmi beaucoup d'autres, est celle que les Phrygiens appellent la Mère des dieux; les Athéniens, Minerve Cécropis; les Cypriotes, Vénus; les Crétois, Diane Dictyne; les Siciliens, Proserpine; les prêtres d'Éleusis, Cérès; que les Égyptiens, plus savants, appellent de son vrai nom, Isis la reine, et qu'ils honorent par les cérémonies qui leur sont propres. (Voyez comme les cultes polythéistes tendaient à se fondre, toujours au profit de l'Orient et de l'Égypte.) Cette Isis, c'est « la nature mère de toutes choses, maîtresse de tous les éléments, fille première-née des siècles antiques, souveraine des dieux, reine des mânes, la première des êtres célestes, type universel des déesses et des dieux, qui gouverne à son gré les lumineuses sommités du ciel, les salutaires brises de l'Océan, le funèbre silence des enfers. » Ajoutons que ce culte n'est pas seulement un ensemble d'observances, une dévotion tout extérieure et toute machinale : la prière d'Apulée est fervente, pleine de larmes, pleine de reconnaissance, s'élevant jusqu'à une contemplation aimante et pieuse. La piété qu'on lui demande n'est même pas sans quelque vertu : la pureté de ses mœurs, l'innocence de sa vie lui mériteront seules l'initiation aujourd'hui, la paix et la sécurité pendant le reste de ses jours, le bonheur de l'Élysée après sa mort. Sa religion en effet ne borne pas ses espérances aux choses de ce monde : « lorsque, après avoir achevé sa terrestre carrière, il sera descendu aux enfers, Isis, qui pénètre de sa lumière les ténèbres de l'Achéron, sera encore, dans cette sphère nouvelle, l'objet propice de ses adorations. » La religion de son Isis n'est pas le fatalisme; Isis n'est pas

une déesse impuissante gouvernée par l'aveugle destin : « Éternelle protectrice du genre humain, mère affectueuse de ceux qui souffrent, elle leur tend, au milieu des orages de la vie, une main secourable. Elle apaise les tempêtes de la fortune; elle rompt les nœuds inextricables tressés par le destin. Les cieux l'adorent, les enfers la redoutent. Elle fait mouvoir le monde, elle allume le soleil, elle gouverne l'univers, elle tient le Tartare sous ses pieds. A sa volonté se meuvent les astres, les saisons se renouvellent, les éléments agissent, les dieux tressaillent de joie. »

C'est son initiation aux mystères de cette puissante déesse qu'Apulée nous raconte. L'initiation n'est pas une cérémonie vaine et passagère, un simple hommage rendu à un dieu qu'on oubliera le lendemain. L'initiation est quelque chose de sérieux, d'austère et de durable. D'abord elle coûte fort cher : Apulée ou Lucius¹, réduit à la pauvreté, engage, pour payer les frais de sa première initiation, le peu de vêtements qu'il possède, et il lui faut un secours envoyé du dieu afin de pourvoir à la seconde. De plus, l'initiation est précédée de rigoureuses épreuves : dix jours au moins de retraite, de recueillement, de silence, d'abstention de toute nourriture animale, sont nécessaires pour rendre l'adorateur digne de la déesse. Enfin l'initiation engage tout l'avenir. Elle s'empare de l'homme et gouverne toute sa vie. Son être est changé; il ne s'appartient plus, il appartient au dieu. Il lui voue une chasteté plus ou moins sévère, mais devant laquelle la faiblesse d'Apulée a long-

¹ Dans son roman, Apulée parle toujours au nom de Lucius, son héros; mais ici il se substitue tellement à ce personnage, qu'il oublie que Lucius est de Patras, et parle d'un homme de Madaure qui demandait l'initiation. Apulée était de Madaure.

temps reculé. D'abord serviteur, plus tard prêtre du dieu, il habitera l'enceinte de son temple; il ne portera qu'un vêtement de lin; il se rasera et, sans respect humain, se fera gloire de sa tête dégarnie. L'initiation est une sorte de consécration monastique; les serviteurs du temple s'appellent des religieux (*religiosi*); c'est comme une mort volontaire que doit suivre une vie nouvelle achetée par nos prières et par nos larmes. Si nous sommes tels que les secrets de la religion puissent nous être confiés sans crainte, la déesse qui tient en ses mains la clef des enfers et celle de la vie, lorsqu'elle voit le jour prêt à s'éteindre pour nous, nous rappelle à la vie, nous fait renaître, pour ainsi dire, par sa providence, et nous ouvre une carrière nouvelle. Aussi l'initiation s'accomplit-elle solennellement. Vêtu de douze robes sacerdotales qu'ornent d'étranges figures de gryphes et de dragons indiens, la couronne de feuilles de palmier sur la tête, le flambeau dans la main, l'adepte est placé en face d'un rideau qui s'ouvre et lui montre l'idole. Mais ce n'est encore que la partie la moins intime du mystère. Ce qui se passe ensuite, le voyage qu'il fait aux confins de la mort, le seuil de Proserpine qu'il foule aux pieds, le soleil qui lui apparaît en pleine nuit, les dieux de l'enfer et ceux du ciel qu'il voit et qu'il adore face à face : toutes les merveilles de la vision mystérieuse doivent demeurer ensevelies dans le silence.

Mais ce mystère, cet illuminisme fantasmagorique, cette consécration solennelle, cette gravité, cette austérité, cette pureté même, que font-elles au bien de l'âme? La divinité d'Apulée n'est pas une et souveraine; à côté d'Isis qu'il exalte si haut, se place Osiris, « dieu des dieux, plus exalté que les plus exaltés, dominateur sur les plus

puissants. » Et, si Osiris est le Dieu intelligent et personnel, qu'est-ce donc qu'Isis, sinon la matière divinisée et faite l'égale de Dieu? La pensée de l'autre vie, indiquée en passant, ne tient qu'une faible place dans les préoccupations de l'initié qui attend son salut en ce monde et dont la vie nouvelle est une vie terrestre. La pensée du devoir et de la vertu, plus faiblement indiquée encore, a infiniment moins d'importance que la scrupuleuse observation des rites et l'extatique contemplation d'une idole; cette chasteté qui effraye Apulée peut bien n'être qu'un simple jeûne, et en tous cas, si l'on songe aux impuretés dont il a souillé son roman, elle n'est point passée de sa vie dans son imagination. Enfin, le secret qu'il garde envers nous, d'autres ont eu l'audace et même le droit de s'en affranchir. Le dernier mot de cette énigme, la clef de ces rites occultes, la nature de ces talismans si soigneusement enveloppés dans du lin et cachés dans des corbeilles nous est trahie par des hommes qui ont été païens, qui ont été initiés, mais qui ensuite, éclairés par une lumière plus vraie que celle des fantasmagories isiaques, ont renié le dieu et révélé son secret. Les mystères, en même temps qu'ils prenaient les cœurs par leurs côtés les plus élevés et attiraient à eux les âmes douées d'une religion tant soit peu intime et sincère, cachaient cependant sous leurs dernières enveloppes des symboles et des mythes tellement infâmes qu'ils n'eussent pas supporté le grand jour même du paganisme. On peut le demander aux Pères de l'Église, qui avaient à cet égard le droit et même le devoir d'une franchise chez nous inutile et déplacée¹.

Enfin il y a un dernier contraste, mais que nous avons

¹ V. surtout Clem. Alex., *Protrept.*, 2; Théodoret, *de Græcis affect.*

déjà suffisamment développé. A la tête ou au moins comme type de la philosophie stoïque, nous avons rencontré, sous Trajan, Épictète. A la tête et de l'empire et de la philosophie et du stoïcisme, nous rencontrons aujourd'hui Marc Aurèle. Nous avons déjà comparé ces deux hommes et montré combien, au point de vue du sentiment et de la vérité religieuse, Marc Aurèle est inférieur à son devancier. Celui-ci, froid pour tout ce qui touche la dévotion païenne, a du moins un noble sentiment de l'unité et de la paternité divine, parfois un bel élan d'adoration et de reconnaissance envers Dieu. Et au contraire, son impérial disciple, avec tant de faiblesses, tant de superstitions, tant de petites païennes dans sa vie, n'en est pas moins, en fait de doctrine, vague, indécis, misérablement tiraillé entre les hypothèses les plus contradictoires et les plus absurdes : chez lui la pensée de l'unité divine ressort à peine ; et, après que Plutarque lui-même, Apollonius, Épictète lui ont enseigné à dire *Dieu*, il dit encore et presque toujours *les dieux*, sans savoir ce que sont ces dieux.

Mais Apulée, Pausanias, Aristide, Marc Aurèle n'étaient que de simples mortels ; d'autres prétendaient être des dieux. Le siècle précédent avait eu ses hommes devenus dieux : nous avons assez parlé d'Apollonius¹, qui a laissé après lui une renommée bien contestée et bien diverse, mais qui du moins ne semble pas avoir passé sans un certain renom de moralité, de pureté, de sainteté même. Les dieux que nous allons voir n'ont guère ce mérite. Il y a d'abord un Nérullin, ou plutôt sa statue, laquelle est toute dorée, faite dieu par la ville de Troas, recevant des sacrifices, rendant des oracles, guérissant des malades,

¹ *Rome et la Judée*, ch. xix, p. 287 ; xx, p. 504.

tandis que hélas ! l'original, Nérullin lui-même, est vivant, mais malade et ne sachant pas se guérir¹. Il y a aussi à Parium le dieu Pérégrin que cette ville s'est fait. Pérégrin avait été un Grec débauché et pervers, surnommé Protée, à cause de ses métamorphoses fréquentes. Un instant même il avait été chrétien, évêque, s'il faut en croire Lucien, et confesseur de la foi. Puis, excommunié par l'Église, il avait pris la besace et le bâton, donné à sa ville les débris de son patrimoine et embrassé la profitable pauvreté du Cynique. Puis, tourmenté de ce besoin de renommée à tout prix qui était naturel aux têtes grecques, il avait presque joué le rôle de révolutionnaire, avait médité et du proconsul et de l'empereur et de tout le monde, aurait soulevé la Grèce contre Rome si la pauvre Grèce eût pu être soulevée. Quand tout lui manqua pour se faire un nom, il s'imagina de mourir et de mourir en grande pompe. Aux jeux olympiques, en présence de toute la Grèce², il fit dresser un bûcher et annonça qu'il s'y jeterait. Il harangua, et plus d'un jour, autour de ce funèbre appareil, faisant à l'avance son oraison funèbre et exaltant sa glorieuse fin. Selon Lucien, il eût aimé qu'on la lui épargnât et qu'on le fit dieu sans bûcher. Ses amis lui criaient en pleurant : « Garde ta vie pour le bien de la Grèce. » Mais la majorité, inflexible, criait au contraire : « Achève ce que tu as commencé. » Il acheva donc, et gagna ainsi sa gloire

¹ Athénag., *Legat.*, 20. Hérode Atticus avait déifié sa femme Régille après sa mort. La veuve dont parle Apulée adorait son mari mort sous les traits de Bacchus, et lui offrait des sacrifices. *Metam.*

² La chronique d'Eusèbe donne cette date ; on y a opposé un passage de Lucien, qui ferait de Pérégrin un contemporain de Musonius et de Dion Chrysostome ; mais ce passage, mal traduit dans la version d'Opsopæus, n'a pas le sens qu'on lui donne. (Ed. Bourdelot, p. 999 A.)

posthume. On ne manqua pas de voir son âme s'envoler du bûcher sous la forme d'un oiseau ; il apparut peu de jours après, vêtu d'une robe blanche, couronné d'olivier, avec les splendeurs de l'apothéose. On se disputa ses derniers écrits, on expédia son image par toute la Grèce. Un amateur paya son bâton un talent (six mille francs). Ses statues rendirent des oracles et opérèrent des prodiges.

Il y eut encore un autre dieu, le Paphlagonien Alexandre. S'il faut en croire Lucien, son ennemi, il est vrai, mais son ennemi pour l'avoir démasqué, jamais si grossière imposture ne trompa la crédulité humaine. Un petit serpent caché dans un œuf et trouvé comme par hasard dans les fossés d'Abonotique ; ce serpent grandissant en peu de jours, s'enlaçant au cou du prophète Alexandre et descendant de là jusqu'à terre ; ce serpent pourvu d'une tête humaine et prononçant des oracles ; le dieu interrogé par des lettres cachetées, et rendant la réponse au bas même de la lettre sans que le sceau eût été rompu : voilà ce qui fut accepté, d'abord chez les grossiers Paphlagoniens, race superstitieuse et stupide, chez qui le moindre joueur de flûte passait pour un prophète ; puis dans toute l'Asie Mineure, puis dans la Thrace, puis dans l'Italie, puis à Rome, au palais, chez les proconsuls, chez les empereurs. Alexandre, il est vrai, était habile, éloquent, jeune, d'un beau visage ; il connaissait merveilleusement les faiblesses de son temps. Il savait son siècle un siècle de malades ; aussi son dieu fut-il toujours Esculape, mais un Esculape nouveau et rajeuni. Il savait aussi que, dans l'empire romain, où l'orientalisme gagnait de plus en plus, le culte

⁴ Lucien, *Adv. indoctum*, p. 869. Athénagore, *loc. cit.* Voy. en général Lucien, in *Peregrino*. Aulu Gelle (XIII, 11), parle de Pérégrin avec honneur.

des animaux vivants et des serpents surtout devenait à la mode⁴ ; déjà, plusieurs siècles auparavant, Esculape était venu à Rome sous la forme d'un serpent ; dans l'enceinte de ses divers temples, on nourrissait et on honorait des serpents jaunes qui lui étaient dédiés ; Hadrien avait mis dans le temple de Jupiter Olympien à Athènes un prétendu dragon venu de l'Inde ; les ophites, secte soi-disant chrétienne, tiraient leur nom des serpents qu'ils vénéraient dans leurs assemblées : voilà pourquoi le dieu d'Alexandre fut un serpent. Alexandre savait encore qu'à son temps et au monde romain il fallait des mystères, des cérémonies nocturnes, de la fantasmagorie, toujours de nouveaux mystères et une fantasmagorie nouvelle : il eut de nouvelles représentations nocturnes, comme celles d'Éleusis, des secrets, des paroles mystérieuses, des voiles, des flambeaux ; on représenta les amours d'Alexandre, nouvel Endymion, et de la Lune, éprise de sa beauté. Il savait enfin les hommes de son temps plus occupés de leur santé que de leur âme : aussi, au lieu de préceptes moraux, avait-il des prescriptions soi-disant curatives, une certaine pommade de graisse d'ours contre les maladies, et contre la peste un vers alexandrin qu'il fallait écrire au-dessus de sa porte. Il promettait, en un mot, tout ce que demandait la dévotion d'alors : plaisir, santé, longue vie, héritages à faire, trésors à découvrir.

Il y eut, il est vrai, quelques incrédules, et Lucien eut l'insolence de mordre la main que le prophète lui tendait à baiser. Mais, malgré « ces obscurs blasphémateurs, » le succès d'Alexandre fut, sous Antonin et à plus forte raison sous Marc Aurèle, bien plus grand que n'avait été celui

⁴ Enormes serpents que l'on gardait apprivoisés à Pella, et à qui les femmes donnaient leur lait. Lucien, in *Pseud.*, p. 476.

d'Apollonius sous Domilien. Il eut de son vivant un temple, des ministres nombreux, quelques-uns payés par lui, d'autres, au contraire, qui lui payaient jusqu'à un talent (6,000 francs); ses oracles, à une drachme et une obole chacun, lui rapportèrent jusqu'à 70,000 ou 80,000 drachmes par an. Ses émissaires parcoururent le monde. Son vers préservatif de la peste fut écrit sur toutes les portes, bien qu'il ne sauvât personne. Les généraux le consultèrent, bien que Severianus eût péri pour avoir suivi ses conseils. Marc Aurèle lui fut favorable, bien que ses oracles eussent valu aux Romains une défaite en Germanie. Le proconsul Rutilianus le protégea contre ses ennemis, se fit son disciple, son adorateur et, qui pis est, son gendre; car, à soixante ans, il épousa une fille d'Alexandre et de la Lune; Rutilianus devait être son successeur un jour. Cet aveuglement d'adepte chez un grand seigneur est-il si étrange? Cagliostro, Mesmer, Weissaupt, Martinez, le père Enfantin ont eu leurs adeptes. Des médailles attestent la faveur des princes envers Alexandre; sa ville d'Abonotique fut, sur sa demande, appelée Ionopolis; d'autres villes lui décernèrent des fêtes et des statues, et son serpent Glycon figure dans les monnaies au revers des têtes d'Antonin et de Verus¹.

Voilà donc, homme par homme, comment se résume le progrès de ce siècle en égard aux siècles précédents: — au lieu du voyageur sceptique Strabon, le voyageur crédule ou souhaitant croire, Pausanias; — au lieu du rhéteur libéral et intelligent, Dion Chrysostome, le rhéteur banal et le dévot maladif, Aristide; — au lieu du platonicien savant, Plutarque, et du platonicien demi-poète, Maxime de Tyr, le plato-

¹ Lucien, *Pseudomantis*; Athénagore, *de Legat.*, 26; monnaies d'Abonotique, Goltz.

nicien crédule, conteur, illuminé, Apulée; — au lieu du stoïcien croyant et presque religieux, Épictète, le stoïcien indécis et en même temps superstitieux, Marc Aurèle; — au lieu du prophète plus ou moins digne, plus ou moins moral, Apollonius, le prophète escroc Alexandre. Toutes les écoles, toutes les professions, toutes les tendances ont marché dans le sens, non de la philosophie, non de la religion, mais du paganisme.

Si tel était le paganisme lettré, qu'était le paganisme populaire? En général on nous en parle peu; mais Lucien nous donne un beau catalogue des recettes merveilleuses que le populaire admettait et que tous les lettrés ne rejetaient pas. C'est une peau de biche vierge sur laquelle on dort et qui guérit de la goutte. Ce sont des magiciens qui font descendre la lune du ciel et accourir auprès d'un amant la beauté qui lui résistait. C'est un Babylonien qui convoque tous les serpents du pays; les plus jeunes sont chargés de stimuler la paresse des plus vieux. Ce sont des statues qui marchent, des morts qui revivent, des fantômes sortis de leur tombe et venant se plaindre qu'en brûlant avec eux leur garde-robe sur leur bûcher, on a oublié une sandale d'or qui leur manque beaucoup; c'est Hécate qui apparaît haute d'un demi-stade, menant avec elle des chiens grands comme des éléphants; ce sont des pierres et des statues sonores (Memnon a prononcé jusqu'à sept vers); ce sont des démons partout et partout aussi des exorcistes qui les poursuivent. C'est, en un mot, un cauchemar permanent. La pensée religieuse dans ce qu'elle pouvait avoir de pur, d'élevé, de libre, de consolant, de fortifiant, de lumineux, dans ses idées d'immortalité future qui n'étaient guère alors qu'une théorie de philosophe, dans son action morale